Écoute dans le vent

Contes insolites de

Jean-Paul Ferbayre

Illustrés par

Isabelle Desse

Éditions ThoT
Nouvelles

Né en 1955 sur les rives de la Dordogne, Jean-Paul Ferbayre est très vite attiré par les grands espaces et tout le petit peuple de plumes, de poils et d'écailles qui les hante. Dès 1982, il intègre les équipes du parc national de la Vanoise. S'ensuivent trente-cinq années durant lesquelles il a le privilège d'allier sa passion à son métier. Ses contes, profondément ancrés dans les replis secrets de nos montagnes, constituent de véritables hymnes à la nature, mais aussi à la beauté d'une planète toujours plus menacée par la folie des hommes. Il vit aujourd'hui avec son épouse dans les Alpes-de-Haute-Provence.

Dès l'enfance, Isabelle Desse rêve de montagne. C'est à seize ans et à Peisey-Nancroix qu'elle la découvre. L'impression sera si forte qu'elle s'y installera à la fin de ses études d'art. Passionnée d'aquarelle, elle part sur les sentiers pour y saisir la beauté et la vie des montagnes. Entre peintures et illustrations, elle envisage la création comme un acte apaisant et veut participer au monde en montrant tout ce qu'il a de beau : « Les paysages de neige pour leur délicatesse et leur graphisme épuré, mais aussi les couleurs des autres saisons, pourvu que le rêve y trouve sa place. »

Pour Sarah et Claudia, mes filles, effacer les distances.
Pour Gaëlle et Mélanie, conjurer les silences.
Pour Annie, compagne infatigable des chemins du vertige,
qui connaît tout de mes forces et de mes failles.
Pour Louna, Sacha, Naël, Timéo, Camille, Ibane et Gabriel,
précieuses graines de vie en marche vers demain.

Puisse la magie du conte nous rassembler enfin…

Les seigneurs d'Entreporte 13
Les chevaux du vent 27
Les forgerons de la vallée oubliée 37
L'indien, le cheval noir et la lune 47
Les larmes de Fanette 61
Les ailes du printemps 73
Le trésor de Mandrin 97

Au royaume des aurores fécondes et des bêtes timides

Il est une montagne plus haute que le ciel
Un royaume plus grand que bien des océans
Accroché tout là-haut, aux franges des nuages
Ses sentiers vont plus loin que les rêves des hommes

Qui de la grive ou du merle a chanté le premier ?
Sur la lande d'avril, les lyres des tétras ne parlent que d'amour
Au son de mélodies roulant comme un ruisseau

La nuit a posé ses colliers parmi les herbes folles que l'aurore caresse
Perdu dans les feuillages aux senteurs de muguet
Le coucou est à l'heure, décoiffant les sapins d'un espiègle coup d'aile

De volutes lascives en arrogants festons
Un aigle noir dessine d'invisibles frontières éperdues vers l'azur
Penché sur les abîmes, de son regard de pierre
Un bouquetin altier contemple la vallée prosternée à ses pieds

Dans ce pays magique, il suffit d'une nuit pour faire un nouveau monde
Invitant aux fenêtres de frêles arabesques
Et figeant les torrents en fantômes de glace
La neige emplit l'espace tel un gros chat qui dort

Sur le manteau d'hiver, la lune pour complice
Un grand lièvre timide joue à brouiller les pistes

Fièrement revêtues de leurs vierges tuniques
Deux discrètes perdrix enivrées de flocons
Espèrent en secret le retour du printemps

Dans la neige profonde, les chamois ont creusé de pénibles sillons
Pauvres lignes de vie d'où pointe une herbe maigre
Aussitôt englouties par la fureur des vents

Au soir l'appel du loup retrouve enfin la place
Qu'il avait pour un temps abandonnée aux hommes

Vanoise, jardin d'Eden
Nous en avons été les gardiens éphémères
À l'affût des frissons d'une nature intacte
Ils nous ont fait grandir et nous habitent encore
Fragiles fils tendus entre nous et le ciel

Les seigneurs d'Entreporte

De mémoire d'homme, il en avait toujours été ainsi. Les seigneurs d'Entreporte étaient les maîtres des tempêtes et de la foudre, des nuages et des déluges, de la neige et des glaces. Unis comme les doigts de la main, ils étaient cinq frères, tous plus cruels les uns que les autres et vivaient retranchés dans une austère forteresse juchée au sommet de l'Aiguille Rousse.

Personne, aux villages de Peisey et de Nancroix, ne connaissait leur visage, car les cinq frères ne s'aventuraient jamais hors des épaisses murailles, préférant laisser l'exécution des basses œuvres à de féroces chevaliers dévoués corps et âme. Les pouvoirs magiques de la redoutable fratrie n'avaient pas de limites et la destinée de tous les villageois était régie par son bon vouloir.

Les remparts du château étaient si hauts qu'ils semblaient toucher le ciel. À aucun moment de la journée ils ne permettaient aux rayons du soleil de baigner les vertes prairies

et les villages du fond de la vallée. Cette ombre lourde et inquiétante accablait la vie des hommes. Elle illustrait, à elle seule, la puissance maléfique des seigneurs d'Entreporte. C'était cependant bien peu de chose en regard du sortilège qu'ils avaient jeté sur leurs malheureux sujets.

Là-haut, les cinq frères avaient fait édifier une immense porte d'airain. Elle s'étendait de leur forteresse jusqu'aux premiers contreforts de l'Aiguille Grivo. Elle était si imposante qu'à ses pieds, un homme ne paraissait pas plus grand qu'une fourmi.

Lorsqu'elle demeurait ouverte, un vent léger s'écoulait le long des pentes et les Peiserots vivaient des jours paisibles au son des sonnailles des troupeaux. Lorsque les seigneurs d'Entreporte décidaient de la fermer, plus aucune brise ne descendait de la montagne.

Sur l'autre versant, prisonnières de ses deux battants clos, s'accumulaient toutes les forces du ciel. Peu habituées à être ainsi enfermées, elles se défiaient, se bousculaient et se livraient des combats d'une violence inouïe. Des jours et des nuits durant, les grondements sourds de ces affrontements terrorisaient les Peiserots alors que des éclairs fous parcouraient le ciel.

Si les seigneurs décidaient d'ouvrir brusquement la porte d'airain, ils libéraient sur la vallée de terribles nuées, fort contrariées d'avoir été contenues si longtemps. Elles

dégringolaient la pente, s'abattaient sur les forêts, les belles prairies et les villages, détruisant tout sur leur passage. Les arbres se brisaient comme de vulgaires allumettes, la foudre décimait les troupeaux, des trombes d'eau enflaient le coléreux torrent de Poncet qui emportait dans ses coulées de boue les chalets de Nancroix. En hiver, les avalanches dévalaient les flancs de l'Aiguille Rousse pour ensevelir les fermes et les granges à foin.

Pour implorer la grâce des seigneurs et les inciter à ne plus fermer les portes magiques, les Peiserots étaient prêts à tous les sacrifices. Sur l'ordre des cinq sorciers, le premier dimanche de chaque mois, ils venaient déposer de multiples offrandes en face du château, sur le plateau des Vernettes. Ils entassaient là l'essentiel du fruit de leur travail : du lait et des fromages, des légumes frais et des pommes odorantes, des quartiers de bœuf et d'agneau.

Mais les exigences des seigneurs d'Entreporte ne s'arrêtaient pas là.

À la Saint-Jean, les villageois devaient livrer une jeune fille dans sa seizième année. Montés sur d'écumants destriers à la robe d'ébène, de noirs chevaliers aux funestes armures sortaient de l'enceinte de la forteresse, descendaient sur le plateau des Vernettes puis repartaient avec leur butin, insensibles aux larmes de la jeune fille. Arrachée à sa famille, la malheureuse disparaissait à tout jamais.

Ainsi allait la vie des infortunés Peiserots.

Aux premières lueurs de l'aube, la porte d'airain était grande ouverte, laissant les promesses du printemps descendre sans retenue sur la vallée. Une douce brise venait caresser la toison des brebis qui se régalaient des succulentes pousses de l'herbe nouvelle. Petit à petit, la neige se retirait vers les hauteurs. Perchées sur les branches encore décharnées des mélèzes, les grives entonnaient leur chant d'amour. Elles s'appelaient, se répondaient et s'affrontaient, éprouvant leur pouvoir de séduction à la seule pureté de leurs trilles. Les premières hirondelles rasaient les toits des étables à la recherche des vestiges de leurs nids abandonnés aux froidures de l'automne dernier.

Pierre gardait les brebis de ses parents sur les prés de Nancroix. D'habitude, il prenait plaisir à s'enivrer des chuchotements et des senteurs de la belle saison naissante.

Jeannette était bergère de chèvres depuis l'âge de six ans. Elle en avait eu quinze hier. Surveillant le troupeau d'un œil distrait, elle ne parvenait pas à apprécier l'arrivée des beaux jours.

Pierre aimait Jeannette et Jeannette l'aimait. Sans doute depuis toujours, au moins depuis qu'ils avaient commencé à partager leurs jeux lorsqu'ils étaient enfants.

En ce mois de mai, une même angoisse les tenaillait. Quelle serait la décision des anciens du village lorsque

les seigneurs d'Entreporte réclameraient leur dû à l'aube de l'été ?

La sentence tomba aux premiers jours de juin, plus froide et plus tranchante que l'haleine amère des glaciers. À la Saint-Jean, Jeannette serait sacrifiée.

Au sortir de la messe, Pierre s'adressa aux fidèles serrés sur le parvis de l'église de Peisey :

— En nous rendant esclaves des colères du ciel, ces maudits sorciers nous saignent un peu plus chaque jour. Non contents de piller nos greniers, ils enlèvent nos plus belles jeunes filles. Combien de temps encore courberons-nous l'échine ? Prenons nos fourches et nos haches, prenons des cordes et des torches, et passons à l'attaque ! Nous saurons bien venir à bout des chevaliers noirs. Nous brûlerons cette porte maléfique, nous détruirons le château pierre par pierre et nous pendrons les cinq frères haut et court. Certains d'entre nous ne survivront pas à la bataille, mais notre avenir est à ce prix.

Il s'élança sur le sentier qui menait à la forteresse. Seuls Jeannette, son petit frère et ses parents lui emboîtèrent le pas.

Les autres préférèrent regarder ailleurs.

— Bon, il faut que j'aille traire mes vaches, dit l'un.

— Je dois préparer mes chaudrons pour l'emmontagnée, dit un autre.

— J'ai mon jardin à retourner, dit enfin un troisième.

En moins d'une minute, le parvis de l'église était devenu aussi désert que le glacier des Platières un soir d'hiver.

Au jour dit, les bergers de Peisey et de Nancroix déposèrent nombre de victuailles sur le plateau des Vernettes et remirent Jeannette aux chevaliers noirs descendus en force pour l'occasion. Au sommet des remparts, les seigneurs d'Entreporte se réjouissaient du spectacle de la famille de Jeannette en larmes et de la sourde colère de Pierre.

Il caressa le visage de Jeannette et murmura à son oreille :

— Ne crains rien mon amour, je ne te laisserai pas longtemps aux mains de ces maudits sorciers.

Il aurait tellement voulu la garder dans ses bras ! Mais déjà les chevaliers s'étaient emparés de Jeannette et faisaient route vers le château. Les villageois qui s'étaient massés sur le plateau des Vernettes pour faire allégeance aux seigneurs se dispersèrent. Un peu gênés, ils regagnaient leur foyer sans oser croiser le regard de Pierre.

Le lendemain, Raymond, le berger de l'alpage de l'Arc, descendit en courant jusqu'à Peisey. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front et il semblait complètement paniqué :

— Vite, rassemblez-vous ! Les loups ont emporté

trois de mes agneaux cette nuit. Partons en battue, ils ne doivent pas être bien loin !

En un clin d'œil, tous les hommes s'étaient groupés, fourches et épieux en main.

— Ne vous y trompez pas, leur dit Pierre. Nos pires ennemis sont les seigneurs d'Entreporte, pas les loups. Même si nous préférerions les voir un peu moins rôder autour de nos troupeaux. Mais sans doute est-il plus facile de tuer un loup que d'affronter les cinq sorciers. Cette battue ne nous apportera ni le bonheur ni la paix. Je ne serai pas des vôtres aujourd'hui. Je quitte le village pour mener seul le combat.

Il s'engagea sur le sentier qui conduisait au plateau des Vernettes. Lorsqu'il traversa la forêt de mélèzes, avant d'atteindre l'alpage parsemé de mille fleurs, il ne prêta pas attention au grand loup gris qui avait pris sa trace et le suivait à pas feutrés.

Pierre s'installa au beau milieu du pâturage des Vernettes, à l'endroit même où les bergers déposaient leurs offrandes aux seigneurs d'Entreporte. Chaque jour, il les défiait d'une voix forte, réclamant sans cesse la libération de Jeannette. Chaque nuit, il priait avec ferveur et suppliait les cieux de lui accorder une aide divine. Il s'adressait non seulement au dieu des hommes, mais aussi à toutes les forces qu'il sentait vivre autour de lui.